

I

Opération à cœur ouvert

COMME on jette un lapin vivant dans la cage en verre d'un boa, au seuil de ce livre, je lance un aveu pour l'assouvissement d'une curiosité légitime : on sait ce qui attend le lapin. Mais peut-être qu'après, le boa, animal paresseux, sera pris du sommeil de la digestion, le temps pour moi de m'expliquer et d'aller plus loin dans les aveux. Quand, au printemps 1958, j'ai quitté la grande Amérique sur un rafiot qui allait me ramener au berceau de toutes les odyssees, la Grèce antique et maternelle, je n'étais pas seul. Il y avait avec moi Barbara.

— Était-elle ma maîtresse ?

— Oui !

— Depuis longtemps ?

— Non !

— Étais-je conscient que je manquais ainsi gravement au vœu de chasteté qui lie la conscience d'un prêtre catholique latin, et plus strictement encore la conscience d'un moine et d'un moine dominicain ?

— Pleinement !

— Comment me sentais-je, je veux dire comment m'arrangeais-je avec moi-même, avec ma conscience ?

— Mal !

Nous voici entrés dans le vif du sujet. Le vif, c'est moi. Et le sujet, c'est moi. Quand je parle d'« entrée », c'est d'une opération chirurgicale qu'il s'agit. Écrire ses Mémoires est une opération à cœur ouvert, où il faut que

le patient soit tellement lucide que, par un jeu de miroirs, il suive tout le processus de l'opération, car il est aussi le chirurgien. Surtout pas d'anesthésie, ni partielle ni totale, il importe au plus haut point que la main qui tient le scalpel ne tremble pas. Que le patient reste ferme et immobile à toutes les étapes de la vivisection dont il est l'agent et l'objet.

Une seule chose pourrait me faire trembler. Aujourd'hui encore, après si longtemps, et maintenant que je ne sais plus rien d'elle, ni où elle est, ni si elle est vivante ou morte, ce n'est qu'à elle que je pense en écrivant ces pages sur un ton mineur. Je ne voudrais pas lui faire du mal, froisser en elle quelque chose de fragile et de fugitif, elle qui n'était que fragilité et fuite vers des destinations qui lui étaient tout aussi inconnues qu'à moi. Comme les grands migrants, elle obéissait à des appels lointains. Encore aujourd'hui, je considère comme un miracle de l'avoir un moment rencontrée, qu'en plus elle m'ait aimé, « et pas qu'un peu », comme elle disait, elle qui parlait si peu, que je l'aie moi-même aimée d'un grand amour fougueux, coupable et désespéré. Je ne peux que l'en bénir. Il m'est impossible de m'en repentir. Non ! je ne le peux pas. Même devant Dieu, seul à seul avec Dieu, je ne le peux pas, je ne le pourrai jamais. Je crois même qu'il ne me le demandera pas.

Qu'ai-je dit là ? Notre langage est à ce point corrompu, les références chrétiennes sont à tel point reniées, que, pour être « dans le vent », qui ne choisirait d'être un « pécheur » et même un « grand pécheur », plutôt que d'être un « juste » ? Hélas ! il n'y a pas pire conformisme, conformisme plus confortable que celui du péché. Rien n'est plus facile que de bafouer les dons de Dieu et que de les bafouer impunément. Rien n'est plus original au contraire, et finalement plus héroïque, que de se repentir d'avoir offensé Dieu, directement ou indirectement dans sa communication avec les hommes, dans l'image que nous avons de lui, dans l'image que nous sommes de lui. Pour être précis, et quelles que soient les contradictions

que cela paraisse impliquer — je ne serai jamais à une contradiction près —, je m'efforce de me repentir d'avoir offensé Dieu, d'avoir failli à la parole que je lui avais donnée, d'avoir enfreint mon vœu, je m'efforce de lui en demander pardon. Mais me repentir d'avoir aimé est au-dessus de mes forces, il me semble même que cela n'entre pas dans les exigences de Dieu à mon endroit.

L'âge de Barbara ? Je n'ai jamais voulu le savoir, il me semble qu'elle avait autour de vingt-cinq ans. Son portrait ? Un Modigliani : visage et corps du modèle préféré de Modigliani, familiers aujourd'hui à tous ceux qui fréquentent les plus grands musées du monde. Barbara était ce Modigliani-là, sa chevelure, son corps de liane, les pommettes un peu hautes, les yeux légèrement en amande, les prunelles vert tendre. La ressemblance reste si saisissante qu'aujourd'hui encore où je suis un vieil homme, il m'est impossible de me trouver devant telle ou telle toile de Modigliani sans que mon cœur batte la chamade et que je n'aie qu'une peur : m'évanouir, là, en plein musée. « Ce n'est pas étonnant, dira-t-on autour de moi, il a eu un malaise. C'est un si vieil homme ! » Ils appelleront « malaise » le mal d'amour d'un cœur encore trop jeune, un cœur candide, un cœur qui croit à l'amour, qui y croit de toutes ses forces, incapable de renier dans sa longue vie tout ce qui fut amour. Même un amour dans le péché ? Ce n'est pas à moi de faire le tri dans ma propre vie, dans mon propre cœur, de ce qui fut le bon grain et de ce qui fut l'ivraie, il y a une parabole de l'Évangile qui nous donne cette assurance. Je ne sais même pas si dans mon cœur il y a du bon grain. Et même si mon grenier est vide, quelle différence ? Je ne serai jamais sauvé que par raccroc, l'accroc en Dieu de la pitié.

Barbara a été ma maîtresse. Mais au cours des quelque dix ans où elle a partagé ma vie, je ne peux pas dire que je l'aie possédée vraiment. Elle n'est la propriété de personne en ce monde, même pas d'elle-même d'ailleurs. C'est l'être le plus libre que j'aie jamais rencontré, et libre, elle l'est à tel point que du matin au soir d'un même jour,

du soir au matin de la même nuit, je ne sais jamais avec certitude si je la retrouverai encore, si le baiser que je viens d'échanger avec elle n'est pas le dernier. Elle a toujours refusé de faire chambre commune avec moi. Elle ne dort pas aux mêmes heures que moi. Elle a une autre gravitation cosmique que la mienne. Elle est libre comme l'oiseau de haute altitude.

Quand elle n'est pas là, j'ai beau aller, venir, travailler, à l'intérieur de moi, je ne suis qu'immobilité de l'attente dans l'espoir qu'elle viendra se poser de nouveau près de moi et qu'elle me reconnaîtra. Quand elle est là, si légère, si fugitive, je tremble de ce bonheur qui m'est fait. Pas une fois je n'ai refermé la main sur elle pour la retenir, pas une. Sa présence m'est une grâce qui ne cesse de me surprendre, de m'éblouir ; son absence, même momentanée, un déchirement qui me fouaille.

Qu'ai-je fait de ce bonheur sans égal auquel je m'étais voué : aimer Jésus-Christ « *super omnia* », au-dessus de tout, au-dessus de tous ? J'en suis à jamais privé : avoir renié une fois sa promesse ne s'efface plus. Mais de là à faire mien ce cliché si répandu parmi les bonnes âmes que « l'œuvre de chair », comme elles disent, ne soit que délices, je ne le puis. À moins de plonger dans l'animalité à la simple recherche du plaisir, dès lors que dans l'étreinte des corps on force la bête pour aller jusqu'au bout de cette expérience du désir et de son aveuglement, on est moins en quête de la jouissance que de la saveur du néant qui est au fond. Très justement, on l'appelle « la petite mort ». Être l'amant de Barbara est plus un tourment qu'une satisfaction : elle n'est jamais plus absente, enfuie, hors de portée, qu'après l'amour. Elle ne se refuse pas, elle ne refuse rien, elle ne s'écarte pas, elle est de l'autre côté du monde, hors de portée de la voix comme du désir. De sorte que j'en viens à me demander si je n'ai pas étreint un fantôme, le fantôme d'un être que je ne cesse de désirer, que je ne cesse de sentir m'échapper. Plus que la chasteté de ma jeunesse monastique, l'amour de Barbara, aussi docile qu'elle soit à mon désir d'elle,

m'est une longue torture. Dans sa réalisation, cet amour n'a pas dépassé le stade de la promesse d'autre chose, d'une autre chose inaccessible, creuset et creusement d'angoisse toujours recommencée.

Pourtant Dieu, qu'elle est belle ! Aussi belle à l'intérieur d'elle-même qu'au-dehors, dans l'éblouissement. Je ne me sens pas digne d'une telle beauté, mon amour pour elle a pris spontanément les formes et le cérémonial d'un culte, même si par maladresse, par grossièreté, j'ai commis bien des fautes dans cette liturgie au centre de laquelle je la mets, et qui parfois menace de basculer dans la folie. Je ne dis pas cela par vanité, mais pour émettre un vœu : que les vrais prêtres qui n'ont jamais démerité de leur sacerdoce éprouvent quelque pitié des amoureux, de ceux qui subissent le mal d'amour : ils sont seuls, ils sont maladroits, ils sont désarmés dans le monde présent qui en vérité hait l'amour, qui n'a plus ni temps ni espace pour l'amour, n'importe quel amour. Par le culte même dont j'entoure la beauté de Barbara, je sais que je me la rends sinon inaccessible, du moins lointaine. Mais c'est cette beauté hiératique que j'aime. Une Barbara prosaïque et certaine dissiperait instantanément ma dévotion pour elle. Et pourtant, il y a dans sa beauté quelque chose qui m'épouvante. Serait-ce cela le bonheur ? J'en parle à tâtons, comme je peux. Dix ans, elle a été ma joie. Dix ans, elle a été mon tourment. Je n'ai d'elle aucune photographie, aucune lettre. Je suis incapable de la définir. Elle me restera toujours présence et absence cruelles. Nul mieux qu'elle ne m'a fait sentir que je ne suis pas de ce monde, parce qu'elle n'était pas de ce monde. Même maintenant, je ne conçois pas un monde où je pourrais être heureux et où elle ne serait pas, même si elle ne doit pas m'y reconnaître. Nul plus qu'elle, et sans ouvrir la bouche, ne m'a interrogé sur moi. Qui suis-je ? Ces gouffres, ces abîmes en moi, cette chute libre de moi en moi dans l'infinitude d'un espace qui est moi où je ne pressens aucune borne, aucune limite, cette saveur de fin du monde... Est-ce moi ? Vertige d'échapper à l'espace et au temps, car elle-même

se meut dans un non-espace et un non-temps, qui est celui de la beauté. Est-elle Néfertiti? Est-elle cette femme de Modigliani qui s'est suicidée avec lui? Elle garde son secret qui pose une question éternelle.

Taisez-vous! Disparaissez! Rentrez dans le rang! Rentrez dans le mur! Tous? Oui, tous! Je ne peux plus vous voir! Dieu seul peut encore quelque chose pour moi. Que peut-il? Me l'enlever, m'enlever Barbara. Il me l'enlèvera en effet. Il sait qu'il peut y aller, qu'il ne risque rien, que devant lui, devant lui seul, je baisserai ma garde, je déposerai les armes :

*Adieu, ma vie,
Adieu, mon cœur,
Adieu, mon espérance!
Puisqu'il vous faut servir le Roi,
Séparons-nous d'ensemble!*



Je n'ai pas connu, je n'ai même pas imaginé être plus fugace. Elle apparaît, elle disparaît de ma vie, de mon horizon, de tout, elle est hors de toutes circonstances. Le plus étrange est que je ne me reconnais pas moi-même. Je ne réagis en aucune façon comme j'ai réagi avec la première femme dont j'ai été si éperdument amoureux, amour qui m'avait plongé dans le bain acide de la jalousie jusqu'à l'envie du meurtre. Oui, plus encore que par obéissance à mes supérieurs, c'est pour ne pas devenir meurtrier que je me suis enfui au cœur de l'Afrique, puis de l'Amérique. Avec Barbara, je ne suis pas jaloux. Elle part sans m'avertir, me quitte pendant des semaines, parfois des mois, revient de même. Au détour d'une conversation, j'apprends qu'elle est allée en Crète, c'est seule à seul qu'elle a voulu rencontrer le Minotaure. Une autre fois, elle me téléphone de Californie d'où elle veut repartir au plus vite. À son retour, je ne lui pose aucune question. Sa présence, quand présence il y a, est absolue de toute conti-

nuité, je la savoure d'autant plus qu'elle s'affirme, s'impose à moi, dans la plénitude de son intensité. À chaque fois, c'est l'étonnement pur qu'un être si étrange, un corps et un visage si parfaitement beaux, une âme si poétique, existent et que je sois admis à leur rendre hommage. Je ne pense pas que dans aucun monde le mot « transports » aie eu un sens plus concret, tantôt terrifiant, tantôt délicieux : elle semble née pour l'aviation, à sa façon quasi instantanée d'aller d'un bout à l'autre de la planète. Quand elle est là, avec moi, chez moi, je sais qu'elle n'est là que pour le bonheur, par hasard, littéralement comme l'oiseau qui se pose sur une branche. Plongé dans le désespoir devant ses départs, aucun d'eux ne me surprend. Aucun de ses retours imprévisibles qui ne me comble de bonheur. Ai-je été un imbécile ? Si vous saviez combien je m'en moque.

Deux fois, deux seules fois, j'ai eu la témérité de faire des projets. Je lui avais fait promettre qu'elle serait là. La première remonte à un 14 juillet, jour de son anniversaire. Elle était née un 14 juillet, ce jour que les Américains appellent « *Bastille Day* ». Mais, au contraire de toutes les bastilles, Barbara était imprenable. De longue date, j'avais retenu une table au restaurant de la Tour Eiffel. Je ne reçus aucun message d'elle. Moi-même je n'avais aucune adresse où lui envoyer un message. Elle ne vint pas.

Puis, une autre fois, pour un soir de Noël. Je préparais le film de « *Marie-Madeleine* », habitais un charmant cottage au bord de l'eau, près de Montfort-l'Amaury. Elle avait promis d'être là. Elle n'était pas là. Vers vingt heures, je reçois un coup de téléphone du Prince Alexandre de Yougoslavie : il y a chez lui la Reine Élisabeth de Belgique et sa fille, la Reine Marie-José d'Italie. On m'invite pour la soirée. Les deux reines reviennent de Chine, d'où elles ont rapporté d'étonnantes photos sur ce pays alors fermé au reste du monde. Elles ont tellement de choses intéressantes à dire. Je décline l'invitation. Au diable, la Chine ! Que m'importent ces deux reines qui furent parmi les femmes les plus admirables de leur

temps ! Au téléphone, j'ai même une défaillance de la voix que je me reproche encore : rien n'est plus vulgaire que l'attendrissement sur soi-même et d'en laisser paraître le moindre signe. À la vérité, plus que tout, mon chagrin m'est cher et il n'est qu'à moi, je n'en veux être distrait par rien ni par personne, je ne l'abandonnerais pour rien au monde, comme une femme reste auprès de son enfant nouveau-né, mort. Rien ne m'appartient de Barbara que le silence de ce chagrin que j'ensevelis au sein de moi-même : je n'en finis pas d'y creuser sa tombe.

Quand je revois Barbara, une telle beauté, une telle grâce, une telle gravité dans la candeur, l'idée ne m'effleure plus de lui demander pourquoi elle m'impose de si intolérables souffrances, ni où elle était, ni ce qu'elle a fait. Je perds tout souvenir de la peine de son absence, sensible jusqu'à l'affolement au bonheur de la voir, de l'entendre ; comme on dit d'une aiguille aimantée qu'elle a perdu le nord, qu'elle est affolée, Barbara détraque mon horloge. Sitôt que j'entre dans son champ magnétique, je ne me contrôle plus, je suis dans une zone de turbulence et de délire. Je reste toujours conscient que je suis hors de ma loi, hors de mes vœux, hors de mes promesses les plus solennelles, tout en goûtant avec une ferveur intacte toutes les délices d'un enchantement, une épouvantable sécurité contre la vilénie. Elle m'a jeté un sort contre toutes les ignominies de la laideur, elle est là, et je ne suis qu'exultation.

Est-elle heureuse ? Je n'en saurai jamais rien. Est-elle faite pour le bonheur ? Au fait, pour quoi a-t-elle été faite, créée et mise au monde ? Nul être qui m'ait donné davantage l'impression d'une si parfaite inutilité, et qui tout à la fois atteint les sommets d'une perfection totalement vouée à n'être que ce qu'elle est, comme la fleur au creux du rocher, comme une aurore boréale, un arc-en-ciel, une étoile brillante du plus vif éclat, et qui est peut-être déjà un astre mort au moment où sa lumière nous parvient. Quelle qu'ait été notre intimité, jamais ne s'est abolie entre nous une distance infinie, que je sais infranchissa-

ble. Même quand Barbara est près de moi, je la sais, je la sens, sur l'autre rive, inaccessible, interdite. Comme cet amour est étrange, qui en moi dérègle tout et m'apaise aussi, m'affole et me réoriente immédiatement. Je n'ai jamais connu être plus indépendant, y compris de moi : les harmoniques qui la gouvernent ne m'inspirent qu'une révérence sacrée. Comment me comprendrait-on ? Le souci de m'expliquer ne m'effleure pas. Aventure pure, elle ne peut servir à quiconque en vue de quelque jugement. Apprenez que Barbara ne sert à rien, exquise folie, doux délire, toutes lois en suspens.

« Si Dieu t'était à ce point nécessaire, tu serais un saint, mon ami ! » écrit Valéry à propos d'une autre femme. La présence de Barbara me comble d'un excès de ferveur, comme son absence d'un excès de tourment. J'ai fait ce chemin. De toutes mes forces, je regrette d'avoir offensé Dieu. Il m'est impossible de regretter d'avoir fait ce chemin. Allez vous y retrouver ! Qui a dit qu'il fallait s'y retrouver ? Le Fils de l'homme n'est pas venu pour sauver les justes, mais ce qui est égaré, et je suis un spécialiste de l'égarément. Maintenant encore, où je ne vais plus tarder à comparaître devant Celui qui sonde les reins et les cœurs et qui juge en vérité, maintenant encore il m'est impossible de me repentir d'avoir tant aimé, d'avoir tant souffert d'avoir tant aimé.

Lorsque je songe à ces dix années, qui furent les plus tourmentées de ma vie — j'avais de cinquante à soixante ans —, curieusement ce ne sont pas les moments de délire sexuel qui me reviennent en mémoire. Je sais qu'ils ont été et que je m'y noyais, mais je ne les imagine plus, ils sont comme extérieurs à moi. À moins que je m'en souvienne plus profondément que je ne le crois, comme l'Amérique du Sud se souvient géologiquement de l'Afrique, du temps où ces deux masses ne formaient qu'un seul continent. Aucune distance ne nous délivrera, elle ni moi, de cette mémoire paléontologique inscrite dans les strates profondes de nos deux personnalités.